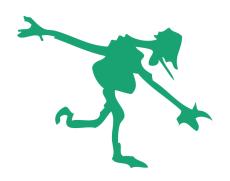
$\underline{https://www.dechargelarevue.com/I-D-no-1165-Ce-qu-il-faut-de-patience-pour-perdre-un-enfant-Anne-Barbusse.html}$ 



## I.D n\hat{A}^\circ 1165 : « Ce qu'il faut de patience pour perdre un enfant » (Anne Barbusse)

- Le Magnum - Les I.D -

Publication date: mercredi 10 septembre 2025

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Copyright © Décharge Page 1/4

Au bout du compte, je suis encore vivante, lit-on page 31 du copieux ouvrage (180 pages) : Les mères sont très faciles à tuer, d'Anne Barbusse, aux éditions Pourquoi viens-tu si tard ?. Ce vers marque un rare, très rare, moment d'apaisement dans un océan de malheur, de douleur, annoncé dès l'illustration de couverture par un dessin de Catherine Andrieu intitulée précisément Douleur.

(Par coïncidence, l'*I.D* précédent (<u>n° 1164</u>) rendait compte du recueil de Catherine Andrieu, *A la marge*, tout au long duquel s'exprimait un mal-être. C'est dans son prolongement, la même tonalité, que s'inscrivent les poèmes qu'Anne Barbusse.)

La matière de ce livre pourrait nourrir un roman, mais c'est bien la forme du poème en vers qu'a choisie l'auteure, poèmes torrentiels, parfois proches de la prose, auxquels on pourrait reprocher, surtout dans les deux dernières parties (le livre en compte quatre) un trop de mots et de phrases comme on a pu reprocher à Mozart un *trop de notes*. Le lecteur alors suffoque.

Les deux premières parties sont plus digestes, mieux composées, constituent un récit dont il nous est fourni peu à peu des indices. Les poèmes sont d'abord des accumulations de notations, discordantes, autant qu'un orchestre qui s'accorde. Puis la situation de la narratrice est posée, déprimante, pathétique, dans une écriture des plus brutes :

diagnostic : perte de l'élan vital

cela porte un nom en psychiatrie pseudo-scientifique mais

qu'il mette un nom soulage : je ne suis pas toute seule mais reliée

à la chaine des souffrances

car c'est une souffrance lui dis-je continue, aberrante, incomprise du commun

des mortels qui travaille et fait des courses au supermarché

je ne peux faire accéder cet état aux mots seul le psychiatre comprendra

je prends un nouveau médicament au nom musical de cymbales

que les substances s'éveillent

que j'aille à la mer

Bref, pour cette femme, dont on ne doute à aucun instant qu'il s'agit de l'auteure, *une vie en charpie*, dont *il faut recoller les morceaux*. Puis est dûment désigné le fauteur de troubles : naguère l'*enfant*, l'adolescent *désormais*, dont il va falloir *faire le deuil*, pire : qu'il va falloir affronter, *enfant ennemi*, enfant étranger retranché derrière son écran et ses jeux vidéo, - selon le point de vue de la mère du moins, le seul qu'on entendra, ce qui met le lecteur en position de témoin dans une affaire dont il reste extérieur : cette *déliquescence d'une famille éconduite et mourante*, pour laquelle il n'a pour juger que le plaidoyer que constitue le livre.

Un exemple dès lors de cette lamentation récriminatrice qui court tout au long de l'œuvre, avec en arrière-plan un constant accompagnement cinématographique, ces nombreuses références filmiques qui évitent heureusement au texte de sombrer dans l'épaisseur d'un naturalisme.

Copyright © Décharge Page 2/4

## I.D n° 1165 : « Ce qu'il faut de patience pour perdre un enfant » (Anne Barbusse)

la mère se met au lit avec ses mots de mère qu'elle enfouit au fond de sa gorge sans plus personne à qui les dire la mère devient folle d'un enfant comme mort et le père ne comprend rien de la folie de la mère – folle comme celle de Nevers, un jour à Nevers, la fragilité fixe du visage d'Emmanuelle Riva - la mère se cache dans l'ombre close des chambres, des appartements des hommes elle tâche de se couler dans la vie des autres, des vivants, qu'ils la happent au passage qu'ils puissent étayer de leur vie sa marche débilitante et pauvre la mère ne pleure plus la mère a le visage ruiné et l'enfant continue de jouer aux jeux vidéo les passants de Nîmes ne savent pas comment finira l'histoire les jours passent

la mère se met au lit avec ses mots de mère qu'elle enfouit dans le linceul frileux du poème lézardé – l'enfant est sourd à toute littérature brûlante

Copyright © Décharge Page 3/4

## I.D n° 1165 : « Ce qu'il faut de patience pour perdre un enfant » (Anne Barbusse)

Une autofiction documentaire au bout du compte, davantage que poésie?

PS:

Repères : Anne Barbusse : Les mères sont très faciles à tuer. Éditions <u>Pourquoi viens-tu si tard ?</u> (Association Lac - 31 rue Edouard Scoffier - 06300 Nice) 184 p. 14€.

Copyright © Décharge Page 4/4